54e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 13 1er AVRIL 1937

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Alexandre Ier après 1815. — La Sainte-Alliance. — Le retour en Russie. — Mécontentement général. — La Pologne et le grand duc Constantin. — Arakichéïew. — II Le caractère mystique du Tsar. — Le Congrès d'Aix-la-Chapelle. — Le Congrès de Troppau, — de Laybach. — III. Progrès des idées révolutionnaires en Russie. — Le moine Photius. — Ascendant de Metternich sur le Tsar dans la question de Grèce. — IV. La neurasthénie du Tsar. — Ses remords. — Sa mort à Taganrog. — V. Mais le Tsar est-il mort à Taganrog ? — Raisons de douter. — Le staretz Fédor Kousmitch. — Autre version. — VI. Marie de Roumanie et le couronnement de Nicolas II. — VII. La politique et la morale. — Machiavelli avait-il raison ?

I

M. Maurice Paléologue, ancien directeur des Affaires politiques au Quai d'Orsay, ancien ambassadeur de France à Pétersbourg, au temps où éclata la guerre de 1914, membre de l'Académie française, occupe admirablement les loisirs de sa retraite : il écrit de l'histoire. Elle doit le consoler de certaines tristesses du présent. En tout cas, le goût charmant qu'il a pour elle nous donne le plaisir et le profit de substantielles et instructives lectures.

Il vient de traiter, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 février et 1er mars 1937), de *La Fin mystérieuse d'Alexandre Ier*.

Tout le monde sait qui était Alexandre Ier : le fils et successeur de l'infortuné tsar Paul Ier, mort assassiné le 12 mars 1801 ; l'un des vaincus d'Austerlitz, le 2 décembre 1805 ; le vaincu d'Eylau et de Friedland, en 1807 ; le signataire de la paix de Tilsit ; l'allié de Napoléon, durant quelques années ; puis l'un des grands chefs de la 6e coalition ; l'ami enfin de la célèbre baronne de Krüdener.

M. Paléologue le prend à son retour en Russie après les événements de 1815. « Le 15 décembre 1815, écrit-il, l'empereur Alexandre Ier revient dans sa capitale d'où il était parti quelques mois plus tôt, pour se rendre au congrès de Vienne. »

L'année précédente, à la suite de la campagne de France et de l'abdication forcée de Napoléon Ier, il avait cru être délivré du « monstre. » Mais non ! En mars 1815, on avait appris son évasion de l'île d'Elbe, son retour en France, le départ précipité des Bourbon. Les armées alliées avaient aussitôt reflué vers Paris. Puis Napoléon avait été écrasé à Waterloo ; Paris n'avait pu être défendu ; Napoléon s'était rendu à son principal, à son plus mortel ennemi : le peuple anglais. Le gouvernement tory l'avait enseveli vivant à Ste-Hélène.

« Avant de quitter Paris, le Tsar avait scellé de son nom une œuvre grandiose, qui lui tenait à cœur depuis longtemps, une Sainte-Alliance qui soumettrait dorénavant toutes les maximes d'Etat aux principes de l'Evangile et sauvegarderait la loyauté des rapports internationaux par des sanctions universelles. »

Au fond, la Sainte-Alliance était simplement le reniement solennel des doctrines d'Etat que Machiavelli avait en quelque sorte codifiées, trois siècles plus tôt. La baronne de Krüdener en avait été l'inspiratrice. L'idée était excellente, mais il aurait fallu changer les cœurs d'abord. C'est comme aujourd'hui, où chaque jour on voit éclore un « Plan de paix mondiale, » tandis que tout le monde se prépare à la guerre. Alexandre avait embrassé avec une généreuse ardeur l'idée de sa mystérieuse conseillère : « Les divins préceptes du christianisme régiraient la politique ; les peuples allaient voir s'ouvrir devant eux une ère nouvelle, une ère de paix et de prospérité, de justice et d'amour. Comme le disait Mme de Krüdener : « Pour accomplir des merveilles, l'Eternel avait appelé Alexandre, et, docilement, Alexandre s'était rendu à la voix de l'Eternel. »

Ces magnifiques résolutions n'étaient que la réaction naturelle d'un monde épuisé par 22 ans de guerre presque continuelle. On voulait exorciser à jamais le cauchemar, le spectre diabolique de la guerre. Grâce à la Sainte-Alliance, le « retour à l'Evangile » étant réalisé, — au moins sur le papier, — on allait avoir la paix. La Société des Nations nous a promis la même chose, à un siècle d'intervalle. Nos petits-neveux inventeront quelque institution du même genre ; même il est à craindre qu'ils n'aient pas à attendre un siècle pour cela !

Chose étrange : Alexandre Ier, rentrant dans ses Etats en vainqueur de Napoléon, en bienfaiteur du monde, en pacificateur évangélique, pouvait s'attendre à un accueil triomphal ; pas du tout ! Saint-Pétersbourg se montre silencieux et maussade. Les traités de Paris et de Vienne ont profondément déçu la Russie. On ne se trouve pas payé suffisamment de tant de sang versé, de tant de

sacrifices, de tant de ruines accumulées. Le pays était à bout de souffle.

S'ajoutant aux dépenses de guerre, aux dommages de l'invasion de 1812, aux contraintes antérieures du blocus continental, une série d'épidémies et de famines avait épuisé le trésor de l'Empire et détraqué tout le mécanisme de la vie économique. Partout régnait une misère noire. Les absences du Tsar avaient atteint 35 mois sur 38, de 1812 à 1815. Le gouvernement russe était trop personnel pour que toute l'administration ne souffrît pas profondément de l'éloignement du maître. Le désordre, l'arbitraire, l'illégalité, l'incurie, la forfaiture, tous les abus d'un pouvoir sans contrôle et sans limite s'étaient ainsi follement multipliés. Par-dessus tout, on reprochait au Tsar la reconstitution du royaume de Pologne. Les traités de Vienne lui avaient donné le grand-duché de Varsovie, et il lui avait conservé l'autonomie. Les Russes oubliaient les acquisitions territoriales de l'Empire : Finlande, Bessarabie, districts de Tarnopol et de Bialystock, Géorgie, Iméréthrie, Daghestan, en tout environ 12 millions de sujets nouveaux, y compris le duché de Varsovie. Ils ne pouvaient digérer la demi-indépendance accordée à leurs ennemis héréditaires.

Les Polonais, de leur côté, n'étaient pas moins déçus et mécontents. Ils reprochaient au Tsar de n'avoir pas arraché la Galicie à l'Autriche, la Posnanie à la Prusse, afin de rétablir la Pologne dans son intégrité territoriale d'avant les partages. Ils lui reprochaient encore ce qui restait de vague et de fuyant dans les promesses qu'il leur avait faites. En quoi consisterait l'autonomie octroyée ? Passant à Varsovie, Alexandre Ier ne s'était pas expliqué clairement à ce sujet. En quittant la ville, comme s'il n'avait pas osé le faire durant son séjour, il avait nommé vice-roi un général obscur de petite noblesse polonaise, Zaïonczek, blessant ainsi non seulement l'aristocratie en général, mais l'un de ses membres les plus illustres, ancien ami intime du tsar, Adam Czartoryski, placé simplement à la tête du Sénat. Le prince Adam avait dévoré cet affront, mais la rancune entrait dans son cœur. L'ancienne amitié allait se muer en haine implacable. Enfin, la nomination du grand-duc Constantin, frère du Tsar, à la tête de l'armée polonaise, avait semblé de mauvais augure : Constantin, prince intelligent et perspicace, mais fantasque, irascible, violent et farouche, à qui la colère donnait l'aspect sinistre « d'une hyène en fureur ».

« Ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était le métier des armes ; il n'en concevait pourtant que les parties basses : le formalisme automatique des manœuvres et des revues, les consignes de caserne, les mesquineries de la tenue et de l'équipement, les rigueurs de la discipline, la cruauté sauvage des bastonnades, le droit féroce de punir et de frapper tant qu'il voulait. A cela seulement se réduisait tout son militarisme ; car la vertu primordiale du guerrier lui manquait totalement : le courage. »

Les Polonais le connaissaient déjà, l'ayant vu, en mai 1813, à la tête de la garde impériale à Varsovie. Adam Czartoryski avait, dès le 29 juillet, écrit au Tsar : — « Mgr le Grand-Duc semble avoir pris en haine ce pays et tout ce qui s'y passe. Et cette haine s'accroît dans une proportion alarmante... La nation, l'armée, rien ne trouve grâce à ses yeux... Mgr ne s'en tient même pas aux lois militaires qu'il a lui-même confirmées. Il veut absolument introduire les coups de bâton dans la troupe, et il les a ordonnés hier, sans avoir égard aux représentations unanimes du gouvernement provisoire. »

Les Polonais se demandaient donc ce qu'ils pouvaient attendre d'un pareil chef militaire.

Alexandre Ier, passant outre aux mécontentements dont il percevait les signes, songea tout de suite à la réorganisation administrative de l'Empire. Il lui fallait un homme à poigne. Ses illusions libérales d'autrefois s'étaient envolées. Il choisit le général Araktchéïew.

« L'homme est grossier, ignorant et inculte, écrit Paléologue, mais il a le sens pratique des affaires, le courage des initiatives, une énorme puissance de travail, une application scrupuleuse aux moindres objets, une probité rare, le mépris des honneurs, enfin la passion du commandement, la soif de l'omnipotence, une énergie inflexible et qui se régale dans la cruauté. »

Ce personnage avait su entrer dans la confiance du souverain par un mélange adroit de franchise poussée jusqu'au cynisme et de courtisanerie, de rudesse et de dévouement. Il était peut-être le seul Russe qui échappât à la méfiance du Tsar, qui voyait en lui un précieux « chien de garde », un « bouledogue » utile. Il sera jusqu'à la fin du règne, — pendant dix ans, — le seul confident de la pensée impériale, l'unique favori, le grand instrument de l'autocratie tsariste. Toutes les affaires passeront par lui. On pourra le surnommer « le vice-empereur ». Les historiens baptiseront le régime étouffant de despotisme et de contrainte policière auquel il présidait : l'*Araktchéïewchtchina*.

Même dans les institutions qu'il désapprouvait, comme celle des colonies militaires, il sut exécuter à la lettre les volontés de son maître. Seulement, il eut l'art, par son exécution même, de déformer totalement les bonnes intentions du tsar.

« Améliorer la condition du soldat en temps de paix (la durée du service était alors de 25 ans) ; lui assurer les bienfaits de la vie patriarcale, tout en le maintenant sous les drapeaux ; lui imposer à la fois la culture agricole et l'exercice militaire, au sein de sa famille, autour de son *isba* [1], près de son église ; alléger ainsi les dépenses du trésor pour l'entretien de l'armée : l'œuvre semblait fort

[1] On écrit aussi *izba*. Le mot vient de *Stube*, terme allemand qui dérive lui-même d'*étuve*, et désignait d'abord la pièce chauffée, ou le poêle de l'habitation des pays froids. Mais l'*izba* n'était que la chaumière russe.

séduisante au premier regard. Mais dans l'application, elle se révéla aussitôt chimérique. »

Les paysans ne voulaient pas des intrus qu'on envoyait parmi eux ; les soldats se montraient rebelles à la vie paysanne. Araktchéïew voulut mater les uns et les autres. Les émeutes rurales se multipliaient. L'une d'elles, qui se produisit à Tchougouïew, dans l'Ukraine, fut réprimée avec une telle sauvagerie, — plus de cent exécutions capitales, sans compter les bastonnades, — que le souvenir en resta légendaire au cœur des moujiks.

Alexandre n'en gardait pas moins la certitude de la bienfaisance de son idée. Elle procédait en lui d'un sentiment religieux et ne pouvait admettre la résistance. Il lui arriva de dire : « Ces colonies seront créées coûte que coûte, fallût-il pour cela couvrir de cadavres la route de St-Pétersbourg à Tchoudowo ! »

Et c'était cet homme qui avait préconisé le « retour à l'Evangile » !

II

Il était pourtant de plus en plus adonné à ses rêveries mystiques. Le prince Galytzine lui écrit, en 1816 :

« Les croix de 1812 ont produit en vous, Sire, cette heureuse préparation pour que l'Esprit divin puisse agir par vous. L'humiliation que vous avez alors supportée avec résignation et amour, a produit ses fruits dans la première campagne de France. Dieu seul, comme vous l'avez senti, vous a élevé au pinacle de la gloire humaine. Et, plus il vous élevait, plus vous vous anéantissiez devant lui. Quelle ne fut pas votre force spirituelle !... Ensuite vint le Congrès de Vienne, où l'ennemi, dans la dissipation et les fêtes, sema très adroitement l'ivraie en vous Mais votre fond n'en restait pas moins à Dieu !... Nous voici maintenant parvenus aux temps où le Seigneur veut derechef régner sur la terre, où il veut que les puissants s'abaissent devant lui, que leurs cœurs s'ouvrent et que le Saint-Esprit agisse en eux... »

Et le Tsar réplique à ces effusions par une longue et pieuse missive de vingt pages, pleine de citations évangéliques : — « Mon unique ressource est le Seigneur. Je m'abandonne complètement à sa direction ; c'est lui qui amène et place les choses !... Comme dit l'Apocalypse, ne gâtons *ni le vin ni l'huile* [1], en y mêlant notre propre ouvrage qui serait tristement humain. Voilà ma profession de foi ; je la sens dans mon cœur et, dès lors, je ne puis en dévier sans être infidèle envers Celui auquel je me suis remis tout entier. »

Notez qu'à cette date, il est en froid avec la baronne de Krüdener. Elle l'ennuie à la fois par sa prose amphigourique et ses sermons qui sentent le calvinisme, par ses demandes trop fréquentes d'argent, et par le scandale de ses opinions socialistes, qui la font expulser de Bâle. Au surplus, le fougueux archimandrite Photius, moine ascétique et visionnaire, adonné aux exorcismes et qui portait constamment un cilice, allait bientôt l'accuser de faux christianisme, d'être tombée dans une sorte d'hérésie occidentale, de se livrer à des transports démoniaques, en se gardant bien de combattre les appétits de la chair et les œuvres du Malin. Alexandre, ayant commencé par ne plus répondre à ses épîtres, finira par lui redemander ses propres lettres. La rupture sera complète.

Mais la place ne sera pas longtemps vacante. Une autre illuminée, celle là foncièrement russe, Catherine Tatarinow, subornera l'esprit du maître de toutes les Russies. C'était la veuve d'un jeune officier tué à Borodino. En raison des fonctions de sa mère à la Cour, elle logeait au palais Michel, où le tsar Paul avait péri assassiné. C'est une curieuse figure :

« Dans la détresse de son veuvage, elle s'est tournée vers le Rédempteur ; elle tient chez elle un cénacle de personnes pieuses, qui méditent en commun l'Evangile et discutent les plus transcendants problèmes de la théologie. On y rencontre les deux grands amis du Tsar, le prince Galytzine et Kochélew, ainsi que des évêques et des archimandrites. Les réunions s'achèvent dans la prière, dans la rêverie, dans l'hypnose, dans la béatitude. Alors, sur ses auditeurs extasiés, Catherine déverse intarissablement le flot de ses apocalypses. Hors de chez elle, la jeune femme se consacre spécialement à secourir les miséreux, les forçats libérés, les vagabonds, les démoniaques, et surtout les *Skoptzy*, ces pauvres sectaires, disciples de Sélivanow, qui s'émasculent pour s'affranchir des turpitudes charnelles et s'assurer ainsi une place privilégiée dans le royaume céleste. »

Alexandre a entendu parler d'elle avec enthousiasme par Galytzine et Kochélew. Il a voulu la voir, l'entretenir.

Mais, si intenses que soient ses émotions religieuses, le souverain s'ennuie. En dehors des choses divines, tout lui paraît monotone, fastidieux, insipide. Il ne peut tenir en place. Il voyage à travers l'empire, mais si rapidement qu'il ne peut rien voir, et si souvent que la marche des affaires en est entravée. Comme le disait le prince Wiazemsky : « Maintenant la Russie est gouvernée du fond d'une chaise de poste. » L'ennui est, du reste, une maladie à la mode, le romantisme du XIX^e siècle. Après la fin de l'épopée napoléonienne, le rideau était tombé. Tout paraissait banal, sans intérêt, sans grandeur.

A l'automne de 1818, une précieuse distraction survint : le Congrès d'Aix-la-Chapelle. Bonne occasion pour quitter la Russie une fois de plus. Alexandre part de St-Pétersbourg à la fin d'août, s'arrête à Berlin, et arrive, le 28 septembre, au tombeau de Charlemagne. Deux jours plus tard, la conférence est ouverte. Le duc de Richelieu y représente la France. Au nom de son roi, il demande la libération du territoire français, l'accession de la France dans la Quadruple Alliance. Contre Metternich, Hardenberg et Castlereagh, qui s'obstinent à considérer la France comme « un

[1] Il nous a été impossible de trouver un texte de l'Apocalypse qui ressemble à cela !

foyer de jacobinisme », Alexandre soutient énergiquement les demandes de Richelieu, qu'il connaît de longue date et estime. Il y a du mérite, car il a reçu naguère du comte d'Artois, héritier présomptif du trône, une note secrète où le royaume est dépeint comme à la veille de s'abîmer dans le gouffre révolutionnaire. Il finit pourtant par gagner sa cause : il est réglé que les garnisons étrangères quitteront le sol français avant le 1er décembre 1818. — Sur le second point, nouvelles objections. Admettre la France dans la Quadruple Alliance, c'est la mettre de plain pied avec les autres nations. Les vaincus de Waterloo seront donc introduits dans « le directoire des Grandes-Puissances ». L'Autriche, l'Angleterre, la Prusse se rebiffent. La discussion dure quinze jours. Alexandre fait triompher une ingénieuse transaction : les *Quatre* resteront liés par leurs pactes antérieurs, pour le cas unique où la France menacerait la paix européenne ; mais la France formerait avec eux une Quintuple Alliance, pour le maintien de la paix et l'exécution des traités de Vienne.

Cette double victoire forme au Tsar une auréole. Le chevalier de Gentz, secrétaire de Metternich, écrit de lui :

« L'empereur de Russie est le seul souverain qui soit en état de réaliser les plus vastes entreprises. Il est à la tête de l'unique armée sur laquelle on puisse compter en Europe. Rien ne peut résister au choc de cette armée. Aucun des obstacles qui arrêtent les autres souverains n'existe pour celui-là, comme par exemple les formes constitutionnelles, l'opinion publique, etc. Ce qu'il a décidé aujourd'hui, il peut l'exécuter demain. On dit qu'il est impénétrable, et cependant tout le monde se permet d'apprécier ses desseins. Il attache un prix extraordinaire à ce que l'on ait une bonne opinion de lui et il tient peut-être plus à la bonne réputation qu'à la gloire. Il prise les épithètes de pacificateur, de protecteur des faibles, de régénérateur de son empire, plus que le titre de conquérant. Un sentiment de religiosité, où il n'y a rien de feint, occupe une grande place dans son âme et domine tous les autres sentiments. *Ce souverain, en qui le bien et le mal sont si étrangement mêlés, doit nécessairement prêter à de grands soupçons* [1], et il serait téméraire d'affirmer comment il agira dans tel ou tel cas. Il se considère comme le fondateur de la *fédération européenne* [2] et voudrait qu'on le considérât comme son chef ; il voit dans ce système la gloire du siècle et le salut du monde. »

Tout cela fait penser à Wilson, prophète de la paix mondiale et créateur de la S. D. N.

Ce qu'il y a de pénible à constater, dans cette réunion de princes qui parlent de régénérer le monde par le retour à l'Evangile, c'est la frivolité mondaine, c'est la corruption des mœurs. La ville d'Aix-la Chapelle est devenue, durant le Congrès, le rendez-vous de toutes les grandes coquettes, de toutes les ambitieuses. Metternich s'affiche avec l'ambassadrice russe à Londres, la comtesse de Liéven, femme de 32 ans, au corps maigre, au visage anguleux mais dont le regard, le timbre de voix, la démarche élégante et fière, la hautaine indépendance, la vivacité d'esprit excitent les curiosités et les désirs de ces hauts personnages aux sensualités perverses. Elle a surtout le charme à la mode, le charme romantique : *elle s'ennuie !* Metternich mettra son honneur non seulement à la conquérir, mais à la désennuyer.

Dans l'intervalle de ses rendez vous galants, — ô comédie humaine, ô jeux scandaleux de la politique ! — Metternich s'applique « à renforcer les principes de la religion et de la famille en Europe, à défendre le dépôt moral dont la divine Providence a investi les souverains et à sauver les peuples de leurs propres égarements. »

Après le Congrès, Alexandre va passer en revue les troupes russes qui tiennent garnison à Sedan, Maubeuge, Valenciennes. Puis, brusquement, il se décide à pousser jusqu'à Paris. Il arrive le 28 octobre, est reçu aussitôt par Louis XVIII, qui le garde à dîner, et le soir même il repart pour Aix-la-Chapelle. Après cette courte rencontre, les deux souverains restent sous le charme l'un de l'autre. Alexandre a pu recevoir les témoignages de la gratitude française pour sa noble attitude au Congrès.

Il repart alors pour la Russie, mais comme à regret et sans se presser. On sent que les devoirs de son empire l'ennuient. Il n'arrive que le 3 janvier 1819 à Tsarkoïé-Sélo, et c'est pour y apprendre la mort de sa très chère sœur Catherine, reine de Wurtemberg. Ce deuil l'oppresse. La reprise de son métier d'autocrate, avec le formalisme automatique de la Cour, lui est à charge. Il tombe dans une crise de mélancolie, d'abattement, de pessimisme. Il n'a plus à qui se confier. Il ne songe pas à se rapprocher de sa femme, et, obsédé d'un tardif remords, il a rompu avec sa maîtresse, Mme Naryschkine, qu'il avait depuis dix-sept ans, et dont il avait ou croyait avoir deux enfants. Un aveu de lui nous explique sa situation de conscience morale :

« Je suis coupable, disait-il, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Lorsque des circonstances malheureuses troublèrent mon bonheur domestique, je m'attachai, il est vrai, à une autre femme ; mais je m'imaginais, à tort sans doute, et je ne le sens que trop maintenant, que, les convenances nous ayant unis ma femme et moi sans notre participation, nous étions libres devant Dieu, quoique liés au regard des hommes. Mon rang m'obligeait à respecter ces convenances ; mais je croyais pouvoir disposer de mon cœur et, durant des années, il resta fidèle à Mme Naryschkine. Elle se trouvait dans la même situation que moi et tomba dans la même erreur.

[1] C'est nous qui soulignons : le machiavélisme était donc si difficile à exorciser ! La *religiosité* — notons ce mot — du Tsar apparaissait à beaucoup comme une tactique, tranchons le mot, une *ruse*. On se méfiait. Et même s'il avait été sincère, cette méfiance aperçue chez les autres ne pouvait que le remplir d'aigreur. Il y avait loin entre Alexandre et S. Louis !

[2] Nous soulignons encore cette expression, pour montrer combien la Sainte Alliance était proche, en tant que conception politique, de notre Société des Nations. On sait combien elle fut impuissante et fragile.

Nous nous imaginions bonnement n'avoir rien à nous reprocher. Quoique de nouvelles lumières m'aient éclairé depuis sur mes devoirs, je n'aurais jamais eu le courage de rompre des liens si chers, si elle-même n'avait demandé à les rompre. Ma douleur fut inexprimable, mais les raisons qu'elle me donnait étaient trop nobles, la relevaient trop aux yeux du monde et aux miens, pour que je pusse m'y opposer. Je me suis donc soumis à un sacrifice qui m'a brisé le cœur et qui le fait saigner encore journellement. »

C'est alors qu'il s'absorbe dans ses idées mystiques, dans la pensée de Dieu, du Calvaire. Il se compare à Job, à Nabuchodonosor. Il est hanté par des images d'Apocalypse. Il abandonne entièrement la direction des affaires au terrible Araktchéïew. Metternich, raillant son ancien libéralisme, écrit de lui : — « La Bible a désormais remplacé pour lui les Droits de l'homme. »

Et il se remet à voyager. Ce souverain n'est plus qu'une âme errante et égarée. Il visite les régions glacées et enneigées d'Arkhangel, du golfe de Bothnie, à l'extrémité nord de la Finlande. Il entre dans les couvents perdus au fond des bois ou sur la rive d'un lac, converse avec les moines, envie leur quiétude et leur bonheur. Puis il repart dans une autre direction : Nowgorod, Varsovie, où les frasques de son frère Constantin l'obligent à une intervention, pour calmer les esprits.

III

Au début de 1820, voici que le progrès des idées libérales et le réveil des nationalités mettent de nouveau en péril l'ordre européen. La bourgeoisie allemande, les milieux universitaires surtout, sont pris de la « fièvre jacobine ». Les rois de Prusse, de Bavière, de Hanovre, de Wurtemberg, les grands-ducs de Hesse-Darmstadt, de Mecklembourg, de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg, de Bade, ont peine à contenir l'effervescence de leurs sujets. On parle d'*unité allemande*, de démocratie germanique. En Espagne, le peuple s'agite ; un *pronunciamiento* a contraint l'atroce Ferdinand VII à s'humilier devant les « patriotes », à renoncer au pouvoir absolu, à reconnaître la Constitution libérale de 1811. La révolution, d'autre part, a éclaté en Portugal. A Paris, le 13 février, un fanatique, nommé Louvel, a assassiné le duc de Berry. En Italie, les rois de Piémont et de Naples sont débordés par le carbonarisme ; l'insurrection gronde dans la péninsule.

C'est l'occasion ou jamais pour la Sainte-Alliance d'intervenir. Les signataires du pacte se réunissent en Congrès à Troppau, en Silésie autrichienne, le 25 octobre 1820. Metternich met aussitôt sur le tapis la question italienne : c'est que l'Autriche possède, dans la péninsule, la Vénétie et la Lombardie ; le souffle révolutionnaire la menace donc. Elle revendique le droit exclusif d'intervention en Italie. Alexandre admet sans hésiter le droit d'intervention, mais il ne peut oublier son ancien libéralisme. Il exige donc que la Sainte Alliance reconnaisse aux monarques, une fois rétablis dans leur souveraineté, le droit d'accorder spontanément à leurs sujets « une charte raisonnable d'institutions libres. »

La chose est d'autant plus étrange qu'il ne songe nullement à accorder à la Russie une charte de ce genre. Mais la logique est une chose et la politique une autre. Metternich est d'un avis tout différent : il ne peut admettre que la Sainte-Alliance ait l'air de sanctionner la reculade de l'absolutisme devant la révolution. C'est alors que l'Angleterre fait entendre un autre langage. Elle a l'œil sur les colonies espagnoles ; elle se félicite donc des difficultés que rencontre le roi d'Espagne dans ses Etats, et des soulèvements qui éclatent un peu partout dans les territoires espagnols du Nouveau-Monde. Le machiavélisme est toujours vivant. Lord Stuart, ambassadeur à Vienne et représentant de l'Angleterre à Troppau, élève la voix avec hauteur : « Les Puissances alliées, dit-il, n'ont pas le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures d'un autre pays. Une telle immixtion est absolument contraire aux lois fondamentales du Royaume-Uni. Jamais l'Angleterre ne permettrait qu'on lui demandât compte de la manière dont il lui plait de se gouverner. » Les représentants de la France, marquis de Caraman et comte de La Ferronnays, sont fort gênés : ils sont les envoyés d'un ministère *ultra*, donc tout acquis à la thèse autrichienne, mais la France a reçu de Louis XVIII une charte telle que le Tsar en prévoit pour les pays menacés. Que faire ? Ils se dérobent. Alexandre leur fait sentir orgueilleusement son mécontentement : « Le salut de la France, dit-il, exige impérieusement qu'elle reste fidèle aux principes d'une alliance qui lui a rendu deux fois sa vie politique et sa liberté. » Il s'entête dans sa proposition. Le Congrès piétine.

Mais voici que le 9 novembre 1820, le Tsar apprend avec stupeur que, le 28 octobre, un régiment de sa Garde, celui dont il était le plus fier et qui lui paraissait le plus sûr, celui dont il disait : « C'est *mon* régiment, » — le *Séménowsky*, — s'est mutiné ! L'émeute a promptement été réprimée. Elle n'a pour cause que la sévérité maladroite du colonel. Mais Alexandre y voit tout autre chose, un résultat du travail mystérieux des sociétés secrètes, le fruit des progrès de la « peste jacobine ». Il se dit, avec angoisse et colère : « C'est la Révolution qui s'installe chez moi ! »

Son désarroi se traduit d'abord par l'effroyable rigueur des châtiments infligés aux rebelles : pour les meneurs 6.000 coups de verges, donc la mort dans des tourments atroces ! Ses idées politiques se transforment. Il est désormais à la merci de Metternich. Ce dernier écrit, le 29 novembre : — « Ce soir, j'ai conféré pendant trois heures avec l'empereur Alexandre. Comme nous n'avions pas d'affaires spéciales à traiter, notre entretien embrassa le plus vaste horizon. On dirait que c'est d'aujourd'hui seulement que l'Empereur fait son entrée dans le monde et qu'*il*

ouvre les yeux. Il en est actuellement au point où j'étais parvenu il y a trente ans. »

Alexandre ne saura plus se libérer de l'emprise. Il se regarde dès lors comme désigné par la Providence pour combattre « les ennemis de la religion et des trônes,... les œuvres sataniques,... la pestilence et la gangrène impies,... les doctrines scélérates de Voltaire et de Rousseau, de Marat et de Robespierre... » Metternich n'a plus de peine à lui faire adopter le protocole final du Congrès, qui conclut à l'intervention des Puissances alliées pour ramener par la force les Etats révoltés contre leurs souverains légitimes [1].

Le 27 décembre, le Congrès se transporte à Laybach, en Carniole, pour se rapprocher de l'Italie. Il est entendu que les sanctions punitives dans la péninsule seront appliquées par l'Autriche seule. Le 28 février 1821, le Congrès se dissout. Et Metternich note dans son journal : « L'empereur Alexandre s'est conduit parfaitement. »

On apprend à ce moment même que le prince Ypsilanti, jeune aide de-camp du Tsar, a recruté à Kitchinew une troupe de Moldaves, de Bulgares et de Grecs, qu'il a passé la frontière du Pruth et marche sur Bucarest, qu'il annonce enfin l'intention de soulever les Balkans, de chasser les Turcs, d'affranchir la Grèce. Et il affirme avoir l'appui du Tsar, son aveu en tout cas! Au surplus, depuis longtemps, le Corfiote Capo d'Istria, devenu secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères en Russie, travaillait sous main à l'accomplissement du grand rêve hellénique. Il était le favori du Tsar. Kitchinew était le quartier général de la 2e armée russe. Il était impossible que l'équipée d'Ypsilanti n'eût pas été connue et favorisée.

Metternich saisit aussitôt le Tsar de la question. Il le flatte, il l'objurgue Il fait si bien qu'il l'oblige à désavouer son aide de camp et à l'exclure de l'armée russe. Et cette mesure va consterner tout l'Orient chrétien, le scandaliser comme une trahison, comme un sacrilège, et remplir les Turcs d'un fol orgueil. Mais Metternich peut se frotter les mains. Il écrit dans son journal, le 9 mai 1821 : — « Aujourd'hui, j'ai eu de nouveau une longue conférence avec l'empereur Alexandre. Je crois qu'il n'y a pas dans ce monde un être assez intelligent pour admettre, même comme possible, la conversation que nous avons eue ensemble. *Si jamais quelqu'un est devenu blanc, de noir qu'il était, c'est bien lui !* Mon plus grand mérite en cela est de pouvoir employer l'influence que j'ai actuellement sur lui à l'empêcher de dépasser les limites du juste et du bien... »

Et dans une lettre particulière : — « La Russie ne nous mène pas ; c'est nous qui menons l'empereur Alexandre, par plusieurs raisons très simples. Il a besoin d'être conseillé; or, il a perdu tous ses conseillers. Capo d'Istria est regardé par lui comme un chef de carbonari. Puis, il se méfie de son armée, de ses ministres, de sa noblesse, de son peuple. Or, *dans une telle situation, on ne mène pas*. »

Alexandre quitte Laybach le 13 mai (1821). Il n'arrive que le 5 juin à Tsarkoïé-Sélo, accablé, découragé. Le prince Vassiltchikow, commandant en chef de la Garde, l'instruit d'un complot ayant pour but le renversement du régime autocratique. Il lui donne la liste des principaux conjurés. Mais, à sa grande stupéfaction, il entend le Tsar lui dire, après un long silence : « Mon cher Vassiltchikow, vous êtes à mon service depuis le début de mon règne. Vous savez donc que j'ai partagé, que j'ai même encouragé ces illusions et ces erreurs... Ce n'est pas à moi de sévir!... »

Par un autre de ses aides-de camp, le terrible général de Beckendorff, il est informé du travail secret qui s'opère dans l'armée. Notre ambassadeur, La Ferronnays, avait remarqué, lui aussi, ce travail. Un de ses rapports à Paris le décrit ainsi :

« Toute la jeunesse et principalement les officiers se pénètrent des doctrines libérales. Les théories les plus hardies sont celles qui leur plaisent davantage... Nos débats parlementaires les occupent autant que si leurs propres intérêts s'y discutaient. Les discours les plus violents sont ceux qui trouvent le plus d'admirateurs dans cette jeunesse. Déjà elle conçoit, elle approuve les excès, les crimes même que l'amour de la liberté fait commettre. *Et l'infâme Louvel a trouvé des apologistes jusque parmi les officiers chargés de la garde de l'Empereur.* »

Tout cela donne raison au machiavélique interlocuteur d'Alexandre à Laybach. Le Tsar se voit environné d'ennemis. Il laisse donc toute liberté à Araktchéïew, qui sera pour la politique intérieure ce que Metternich est devenu pour la politique extérieure. Alexandre, lui, se jette de plus en plus dans les questions religieuses. Mais après avoir sacrifié aux illusions du mysticisme individuel, il favorise maintenant l'orthodoxie. Il veut la faire triompher. Il subit l'influence, ici, de ce moine dont on a parlé plus haut, Photius, aumônier de la Garde.

« C'est un fanatique, un ascète, un visionnaire, au corps décharné, aux yeux aigus et scintillants, des yeux d'épervier, des yeux de rapace, et dont l'éloquence brutale, véhémente, injurieuse, magnétise tous ses auditeurs. »

Il avait appartenu au couvent de St-Georges, près de Nowgorod, y avait obtenu une grande réputation d'exorciste et de thaumaturge. Il avait conquis la comtesse Orlow, voisine du monastère, très riche et détraquée, lui avait imposé de rudes mortifications et pénitences et, au moyen d'une apparition céleste, avait gagné son intimité la plus complète, ce qui ne l'empêchait pas de la

[1] De nos jours, ce sont les communistes et syndicalistes qui réclament l'intervention pour assurer la soumission des sujets aux gouvernements de Front populaire ! L'autocratisme a changé de sens Le cadran a tourné, mais les hommes n'ont pas progressé ! L'Autriche, la Russie et la Prusse déclaraient alors la guerre à l'esprit moderne, tout comme aujourd'hui la Russie la déclare à l'esprit ancien. Seules, la France et l'Angleterre refusent de souscrire à la thèse absolutiste, aujourd'hui comme alors.

nommer « la vierge très pure. » Comme il approuvait hautement la politique d'Araktchéïew, ce dernier avait parlé de lui au Tsar, qui avait voulu le connaître. Introduit par le fameux escalier secret « Zoubow, » dont Catherine II se servait pour l'usage que l'on devine, il avait affecté de se jeter d'abord à genoux devant l'icone sainte qui étincelait dans la chambre de l'empereur, puis froidement s'était incliné devant l'autocrate. Celui-ci, très frappé, avait imploré la bénédiction du moine. L'entretien avait duré trois heures. Ce moine cynique et malpropre, qui semble préfigurer l'abject Raspoutine, revint souvent au Palais d'Hiver. Nous connaissons le thème de ses discours au Tsar :

« A notre époque, disait il, un grand nombre de livres, de personnes et de sociétés proclament une *religion nouvelle*, que l'on dit avoir été réservée pour les temps suprêmes du monde. Cette nouvelle religion est prêchée sous des formes multiples ; c'est tantôt une lumière inconnue, tantôt une discipline oubliée, tantôt un règne millénaire du Christ. Eh bien ! cette religion n'est pas moins qu'une hérésie, une trahison de la foi divine apostolique, traditionnelle et orthodoxe ; c'est la religion de l'Antéchrist ; elle fomente la Révolution ; elle est altérée de sang ; elle s'inspire de l'esprit satanique Ses faux-prophètes et ses apôtres se couvrent de mysticisme... Que le vrai Dieu ne tarde pas à ressusciter ! Que, par la force de ton bras et par la vertu de l'esprit qui est sur toi, les ennemis de notre religion ancestrale se dispersent au plus tôt et qu'avec leurs impudences, ils disparaissent de la surface de la terre ! »

Photius fut comblé de faveurs, nommé archimandrite du couvent de St Georges, gratifié d'une croix pectorale enrichie de diamants. Il devient si influent qu'Araktchéïew se sert de lui pour obtenir la disgrâce du procureur général du St-Synode, ministre de l'Instruction publique, qui a osé lui résister, — à savoir, le prince Galytzine en personne, ancien ami et confident intime d'Alexandre. Pour le perdre, Photius n'a eu qu'un mot à dire, le mot dont se servirait Raspoutine un siècle plus tard : « Cet homme sent le Diable ! » C'était le dernier tenant du libéralisme qui s'en allait.

Il avait créé, en 1812, la Société biblique, qui s'était donné pour but la diffusion des Saintes Ecritures dans les milieux populaires, c'est-à-dire une sorte d'apostolat par la Bible. Mais Galytzine était combattu par l'Eglise officielle. La Ferronnays, dans un rapport du 1er avril 1820, en donnait les raisons sous la forme suivante :

« Cette Société biblique, qui ne tend à autre chose qu'à universaliser le protestantisme, doit faire naître promptement des idées de liberté chez des hommes accoutumés jusqu'ici à voir dans leur empereur le chef suprême d'une religion qui ne leur enseigne que soumission et respect. C'est pourtant ce puissant véhicule, ce salutaire prestige qu'on veut détruire... Quand ces peuples encore à demi-sauvages ne verront plus dans leur souverain le préposé de Dieu, quand il aura lui-même arraché le voile mystérieux et sacré dont le couvre la religion, espère-t-il trouver encore la même obéissance ? Et peut on calculer sans effroi, pour ce pays et pour l'Europe, la conséquence des excès auxquels se porterait nécessairement cette population de 40 millions d'habitants, secouant ses chaînes ? »

Ce que craignait La Ferronnays, c'est nous qui l'avons vu. Mais les 40 millions d'habitants étaient devenus 160 millions !

Entre les mains de Photius et d'Araktchéïew, Alexandre n'est plus qu'un homme sans volonté, sans suite, une sorte d'halluciné. « Pas un de nous qui l'entourons, écrit Nesselrode, n'est sûr de le retrouver, le lendemain, dans la disposition où il l'a quitté la veille. »

Nous voici en 1823. La Sainte-Alliance est de nouveau en émoi. La situation de Ferdinand VII en Espagne, le sort des malheureux Grecs en rébellion contre les Turcs, tels sont les deux problèmes qui sollicitent son attention. Le Congrès des Cinq Puissances se réunit à Vérone. Après de longs débats, la France est chargée de ramener dans sa capitale Ferdinand VII, retenu prisonnier par les Cortès à Cadix, et de restaurer son autorité. Sur le problème grec, la Russie se montre étonnamment indifférente. La politique moscovite traditionnelle semble abandonnée. Sans doute, la Russie proteste contre les abus de pouvoir de la Turquie et les violences commises envers les Grecs insurgés, mais elle blâme leur insurrection, elle refuse non seulement toute assistance, mais même toute parole de sympathie. Tout le monde s'étonne d'une telle capitulation. Seul Metternich est dans le secret : c'est lui qui a obtenu ce revirement, qui est le triomphe de sa politique. Alexandre en effet avait eu quelques velléités d'intervention contre la Porte. Il avait même fait quelques ouvertures à notre ambassadeur : « Avec son million de soldats, avait-il dit, la Russie ne peut rester la spectatrice impassible des épouvantables cruautés dont souffre une nation chrétienne. La Turquie ne peut plus coexister avec les autres Etats européens ; la secte de Mahomet doit être refoulée en Asie !... »

Puis il s'était effrayé. Et il avait demandé conseil... à Metternich !

Quelque temps plus tard, Metternich pouvait écrire à son maître, l'empereur François Ier : — « Par un courrier qui arrive de St-Pétersbourg, j'apprends les détails de la victoire la plus complète que jamais un cabinet ait peut-être remporté sur un autre. L'empereur Alexandre accepte toutes nos propositions. Capo d'Istria est complètement battu !... »

Et un peu plus tard (juin 1822) : — « *Le cabinet russe a détruit d'un seul coup la grande œuvre de Pierre-le-Grand et de tous ses successeurs !...* »

En effet, Alexandre, complètement annihilé politiquement par le désarroi de ses facultés, avait congédié Capo d'Istria, qui quittait la Russie pour n'y plus revenir [1]. Le confident de Metter-

[1] Il se jeta dans l'insurrection grecque, devint président de la République grecque en 1827, et mourut assassiné, en 1831, par des Grecs jaloux de son pouvoir.

nich, le cynique de Gentz, n'avait pu retenir ce jugement sévère : « On ne peut regarder sans un mélange de honte et de dégoût la misérable marche du cabinet russe : on ne trouve pas de nom pour tant de sottise ! »

A Vérone, Alexandre n'avait fait que confirmer l'anéantissement de sa politique. Chateaubriand, introduit auprès de lui par la comtesse Tolstoï, avait reçu ses confidences ; on y retrouve clairement l'argumentation de Metternich. Celui-ci avait invoqué les principes de la Sainte-Alliance. Le Tsar en était le créateur. Elle était faite pour défendre la légitimité contre toute insurrection. Alexandre se devait à lui-même et à sa gloire d'être fidèle à ses principes. C'est ce qu'il dit au grand écrivain français :

« C'est à moi à me montrer le premier convaincu des principes sur lesquels je l'ai fondée (la Ste Alliance). Une occasion s'est offerte : le soulèvement de la Grèce. Rien sans doute ne paraissait être plus dans mes intérêts, dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de mon pays, qu'une guerre contre la Turquie ; mais j'ai cru remarquer, dans les troubles du Péloponèse, le signe révolutionnaire. Dès lors, je me suis abstenu... La Providence n'a pas mis à mes ordres huit cent mille soldats pour satisfaire mon ambition, mais pour protéger la religion, la morale, la justice, et pour faire régner les principes d'ordre sur lesquels repose la société humaine... »

Pendant qu'il déroulait ce sage discours, Chateaubriand observa que son visage se noyait de mélancolie. L'entretien avait lieu au palais Canossa, — un nom symbolique en la circonstance !

IV

Après les « journées fatales de Vérone, » Alexandre, qui n'a que 45 ans, descend de plus en plus dans l'ombre. La psychiatrie n'était pas encore fondée. Ses créateurs, Esquirol, Falret, Friedreich, ne seraient à l'œuvre qu'une vingtaine d'années plus tard. De nos jours, nul médecin n'hésiterait sur le diagnostic à porter sur la maladie du Tsar : « mélancolie anxieuse et dépressive, compliquée d'obsession mystique et funèbre. »

Bref, il « faisait » de la neurasthénie. Sa tête courbée et pesante, sa démarche lasse, ses regards mornes ou méfiants, son ennui des affaires, ses alternances brusques de torpeur et d'agitation fébrile, ses longues retraites dans l'oisiveté et la solitude, ses prosternements accablés devant les icones ne pouvaient laisser aucun doute. Il demeurait agenouillé si longtemps que des callosités se formèrent au sommet de ses jambes. Et quand, soudain, il décidait de partir, il fallait immédiatement se mettre en route. Il allait à l'aventure, voyageant en zig-zag, comme pour échapper à l'obsession de l'ennui. Il désirait et redoutait à la fois la mort : il la désirait comme la fin de ses maux et il la redoutait à cause des jugements de Dieu. Une idée fixe le poursuivait, et les anciens auraient fait un drame autour de cette hantise, le drame des Erinnyes : il ne pouvait oublier la part qu'il avait prise, 22 ans auparavant, à l'assassinat de son père. Chaque année, le 23 mars (style grégorien = 12 mars au calendrier russe), cette pensée lui était revenue. Mais elle ne le quittait plus désormais. Que répondrait il au Souverain Juge ? [1].

Poursuivi par ces idées fixes, Alexandre songeait à assurer sa succession. Il n'avait pas eu de fils ; ses deux filles étaient mortes jeunes.

Un Statut dynastique de Paul Ier, en date de 1797, avait désigné le grand-duc Constantin comme héritier présomptif après Alexandre. Nous avons vu ce personnage à Varsovie. Il s'y était épris fougueusement, en 1819, d'une ravissante polonaise, la comtesse Grudzinska. Elle avait repoussé ses avances, puis, sous la pression de sa famille, besogneuse et cupide, elle avait accepté d'être l'épouse du grand duc, dès qu'il aurait fait annuler son mariage avec Anna-Feodorowna, princesse de Saxe-Cobourg, dont il vivait séparé. Le St-Synode avait fait des difficultés ; il exigeait que la première femme entrât au couvent. Mais un ukaze du Tsar avait tranché le débat, en prononçant le divorce, le 14 avril 1820. Quelques jours plus tard Constantin avait épousé, morganatiquement, Jeanne Grudzinska, titrée « princesse de Lowicz. » D'après le Statut de 1797, ses enfants ne pouvaient hériter du trône. Lui-même du reste, personnage fantasque et bizarre, répugnait à la couronne.

Au mois de janvier 1822, Alexandre avait sommé son frère de lui notifier par écrit sa renonciation au trône. Constantin s'était exécuté, non sans glisser dans l'acte une phrase indécise, qui devait, trois ans plus tard, provoquer une des crises les plus dangereuses que le tsarisme ait traversées. En 1823, Alexandre, s'entourant du plus profond mystère, désignait pour lui succéder son second frère, Nicolas, âgé de 27 ans, et gendre du roi de Prusse. Seuls, l'impératrice douairière, le métropolite de Moscou Philarète, le prince Galytzine, et le tout-puissant Araktchéiew, avaient été initiés au secret d'Etat. Ni Constantin, ni son frère Nicolas ne savaient rien ! Le 10 septembre 1824, la pièce mystérieuse avait été remise à Mgr Philarète, à Moscou, avec cette inscription : « Document à conserver dans l'Ouspensky Sobor, avec les papiers d'Etat, jusqu'à nouvel ordre de

[1] M. Paléologue fait ici une confusion assez curieuse. Il écrit : « N'était-ce pas sous l'oppression de cette pensée que, récemment à Vérone, causant avec Chateaubriand, il avait laissé tomber un mot bizarre, connu des mystiques seuls, la *syndérèse*, et qui signifie les monologues affreux d'une conscience dévastée par le remords ? » — M. Paléologue tendrait donc à croire que la *syndérèse* ne serait que le nom chrétien des Erinnyes grecques. Les théologiens, même non mystiques, savent que ce terme scolastique a un sens beaucoup plus large et moins dramatique. La *synderesis* ou *synteresis* se définit : *habitus principiorum moralium*, c'est à dire *la faculté de porter des jugements de valeur* ou *jugements moraux*. C'est ce que nous appelons la « *conscience morale*, » mais les scolastiques appelaient *conscientia* l'*acte* même du jugement moral, tandis que la *syntérèse* serait *la faculté de faire un tel acte*. La première serait l'exercice de la seconde.

ma part. Au cas où je mourrais sans avoir donné de nouvelles instructions, le présent pli devra, de toute urgence, être ouvert par le métropolite et le gouverneur-général de Moscou. »

L'ukaze avait donc été enfermé au tabernacle de l'Ouspensky Sobor, la cathédrale majeure du Kremlin. Au début de 1824, Alexandre fut gravement malade. Le mal disparut pourtant, mais le Tsar en sortait affaibli encore. Pourtant cette maladie l'avait rapproché, de façon inattendue, de sa femme. Elle l'avait soigné avec une tendresse qui l'avait touché ; la réconciliation fut complète. Après sa guérison, il parla d'abdication. Ce sentiment fut aggravé chez lui par les rapports de police qui lui apprirent l'expansion énorme des sociétés secrètes, surtout dans la jeunesse aristocratique, le corps des officiers et spécialement de la Garde. La rigueur impitoyable d'Araktchéïew produisait ses fruits. Un groupe très audacieux, qui s'intitulait « l'Alliance du bien public », avait pris la direction du mouvement. Les guerres de la Révolution et de l'Empire avaient propagé jusqu'en Russie les idées libérales. La rude poigne du ministre exaspérait ces aspirations. Dans les réunions secrètes, on parlait de monarchie parlementaire, voire de république. On déblatérait surtout contre le gouvernement d'Alexandre. On parlait de l'assassiner. D'autres, hardis précurseurs du bolchévisme, s'offraient à exterminer « toute la famille impériale ». Les Romanoff étaient dès lors marqués pour le plus affreux destin. Alexandre, informé de tout cela, en fut accablé, mais surtout par le remords. Il n'ose frapper. Ses policiers le lui demandent. Il a trop conscience de son affreux parricide pour s'y résoudre. Metternich écrira de lui, dans ses Mémoires : — « Se voyant déçu en tous ses plans et toutes ses espérances, placé devant l'inexorable nécessité de frapper de grands coups contre une classe de ses propres sujets, égarés et séduits par les principes qu'il avait lui-même longtemps soutenus, l'empereur Alexandre s'affaissa et son âme s'écroula... »

L'année 1824 apporta encore de rudes émotions au Tsar : maladie de sa femme, mort d'une des filles que lui avait données Mme Narychkine, terrible inondation de St-Pétersbourg par la Néwa, mort de son aide-de-camp préféré, le général Ouvarow, l'un des étrangleurs de Paul Ier.

1825 ne commença pas par des événements moins sombres : provocation de la Turquie, défiance des Grecs insurgés, qui, abandonnés de la Russie, se mettent sous la protection de l'Angleterre, bruits continuels de révoltes à l'intérieur en raison de la tyrannie du « vice empereur » Araktchéïew, aggravation de l'état de la tsarine.

Au mois d'août, sur l'avis des médecins, Alexandre accompagne sa femme à Taganrog, au bord de la mer d'Azow. Pourquoi Taganrog, séjour malsain et triste ? C'est ce que les contemporains n'ont jamais pu expliquer, ni les historiens ultérieurs.

Avant de partir, le Tsar entra, à une heure très matinale, au couvent illustre de St-Alexandre-Newsky, fit fermer toutes les portes et ordonna le chant d'un *Te Deum* (ou plutôt de ce qui y correspond dans la liturgie slave). Sortant de l'église, il se fait conduire dans la cellule d'un vieux moine, le P. Alexis. Un tableau sinistre s'offre à sa vue : les murs de la cellule sont drapés de noir, une seule lampe, allumée devant les icones, éclaire la pièce nue ; à terre, on distingue un cercueil ouvert, avec une croix, des cierges, un suaire tout préparé.

« Tu vois, dit le moine au Tsar, c'est mon lit. Et ce n'est pas seulement le mien, c'est notre lit à tous ; c'est là que nous dormirons tous dans l'attente du Jugement dernier. Tu y dormiras, toi comme les autres. »

Alexandre est bouleversé, il se met à genoux, prie avec l'ascète, puis s'entretient avec lui.

— « Certes, dit-il en sortant, au métropolite, j'ai entendu, au long de ma vie, beaucoup de sermons éloquents ; aucun ne m'a autant remué que les paroles de ce vieux moine... Comme je regrette de ne l'avoir pas connu plus tôt ! »

Il poursuit alors son voyage sur Taganrog où il arrive le 25 septembre. La tsarine, qui ne peut supporter la rapidité de sa course, le rejoindra dix jours plus tard. Le logement est celui du gouverneur, il est mesquin, mais a été confortablement aménagé. Les deux époux y passent un mois, dans l'intimité la plus parfaite, comme deux villégiateurs bourgeois. A la fin d'octobre, Alexandre est repris par son mal habituel : le besoin de déplacement. Il se fait organiser une excursion en Crimée ; la région est déserte. Il court jusqu'à Sébastopol, distant de 180 lieues, y inspecte des troupes, des arsenaux, des hôpitaux, des navires. Il se fatigue à chercher des alibis à ses tourments intimes.

Quand, le 10 novembre, il reprend le chemin de Taganrog, on note sa lassitude, son visage terreux, ses frissons prolongés. Le 16, à Marioupol, le médecin le supplie de s'arrêter, de se reposer. Il a hâte d'atteindre Taganrog, force l'étape et arrive le même soir. Les jours suivants, les symptômes du paludisme se déclarent : fièvre, maux de tête, nausées, vertiges, sueurs profuses, dépression morale. On ne connaissait pas l'emploi de la quinine. Le 22, le mal empire tout à coup. La tsarine ne le quitte plus. Le 26 novembre, elle a le courage de lui dire : — « J'ai une grâce à vous demander. Puisque vous refusez tous les remèdes que vos médecins vous proposent, j'espère que vous accepterez celui que je vais, moi, vous proposer.

— Quel remède ?

— Le Saint Sacrement. »

Il comprend et répond : « Je vous remercie ; ordonnez, je suis prêt ! »

Le lendemain, l'archiprêtre de Taganrog lui donne la communion. Puis, ses forces déclinent. Il ne reconnaît plus personne, sauf la tsarine Elisabeth, dont il tient une main serrée sur son cœur.

Le 1er décembre 1825, à 10 h. 50, il exhale son dernier soupir. Après lui avoir fermé les yeux, la tsarine s'évanouit.

A la nouvelle de cette mort, des troubles éclatèrent à St-Pétersbourg. L'avènement de Nicolas Ier fut marqué par des émeutes révolutionnaires. Le corps d'Alexandre fut amené à Tsarkoïé-Sélo, où il arriva le 11 mars 1826, et fut inhumé dans la sinistre forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, prison d'Etat, le 25 mars.

V

Les témoignages sur tous ces faits paraissent si nombreux et si péremptoires que l'on ne comprend guère, de prime abord, les légendes qui se répandirent presque aussitôt en Russie. Selon ces rumeurs étranges, Alexandre n'était pas mort à Taganrog, le 1er décembre 1825. Il avait disparu mystérieusement, avec la complicité de son entourage, pour aller expier au loin, dans un couvent de Palestine ou dans la Sibérie, l'abominable crime d'avoir participé jadis à l'assassinat de son père, Paul Ier. Et ce n'était pas son corps, mais un cadavre substitué, qui avait été solennellement confié aux caveaux de la forteresse de Pétersbourg. On ajoutait du reste que, par ordre de Nicolas Ier, la tombe avait été bientôt vidée de l'intrus.

Cette légende achève de donner à l'histoire que l'on vient de raconter son aspect si profondément russe : un souverain fantasque, mystique, malade, capricieux, et obsédé de vastes projets et d'illusions malsaines, un gouvernement rigide et cruel, des sociétés secrètes poursuivant dans l'ombre des menées inquiétantes, des moines aux mœurs suspectes et aux discours incendiaires, un peuple à l'imagination romanesque et impressionnable, que tout cela est russe ! Toute l'histoire tsariste est pleine d'épisodes de ce genre : faux Dimitry, faux Pierre III, Stenka Razine, princesse Tarakanow de Pougatchew, Kondrati Sélivanow, etc., tous ces noms évoquent des légendes russes et des émotions populaires.

Mais la survie d'Alexandre Ier ne fut pas admise seulement dans le peuple. Les plus hautes classes de la société et même des membres de la famille impériale y ont cru. Des historiens sérieux et documentés y ont ajouté foi. Le prince Wladimir Bariatinsky, à une date récente, a essayé de prouver que la légende répondait parfaitement à la réalité [1].

Que faut-il penser de cette thèse extraordinaire ? M. Paléologue n'ose se prononcer. Il apporte les arguments des partisans de la survie d'Alexandre. Ils sont les suivants :

Sur le séjour du Tsar à Taganrog, on dispose de quatre documents : 1o le journal de la tsarine Elisabeth ; — 2o le journal du prince Pierre Wolkonsky, aide-de-camp et ami intime de l'empereur ; — 3o le journal du Dr Wylie, médecin en chef de la Cour ; — 4o les Mémoires du chirurgien de la Cour, Tarassow.

Ces quatre personnages ont assisté aux derniers moments d'Alexandre. Mais leurs assertions se contredisent constamment. D'après les uns, l'état du monarque ne cesse d'empirer ; d'après les autres, le Tsar se montre gai et souriant car il va beaucoup mieux. Ils ne sont d'accord que pour attester la nervosité du Tsar, qui repousse toute médication : « Laissez-moi tranquille avec vos drogues ! Mes nerfs sont déjà suffisamment détraqués ; vous allez me les détraquer encore !... »

La journée du 23 novembre aurait été décisive. Ce jour-là, le Tsar va mieux. Il fait appeler son épouse et reste en conversation très intime avec elle, de 10 h. du matin à 4 h. du soir. Après ce long entretien, la tsarine écrit à sa mère : « Où est le repos dans cette vie ? Lorsqu'on croit avoir tout arrangé pour le mieux, il survient une *épreuve inattendue* qui vous ôte la possibilité de jouir du bien qui vous entoure... »

Et le manuscrit de son journal s'arrête brusquement là. Le journal de Wolkonsky contient ici une rectification bien étrange. Après avoir dit que le Tsar avait ordonné, le 21 novembre, que l'on prévînt son frère Constantin de sa maladie, il se corrige et déclare que cet ordre fut donné le 23. De fait, le 23, Alexandre écrit à sa mère une longue lettre, qui a disparu. On sait d'ailleurs que le tsar Nicolas Ier a fait détruire le journal de sa mère, et un grand nombre de papiers, parmi lesquels cette longue lettre du 23. On sait également que le tsar avait dit à son frère Constantin : « Lorsque le moment *viendra pour moi d'abdiquer,* je t'avertirai, pour que tu puisses, toi, faire connaître ta décision à Maman. » Tout tend donc à faire croire que la tsarine douairière, Marie, possédait tous les fils de cet imbroglio : abdication d'Alexandre, renonciation au trône de Constantin, désignation de Nicolas.

Pour les journées suivantes, 24 et 25 novembre, les diagnostics médicaux se contredisent absolument. Le 27, à l'aube, le P. Fédotow, archiprêtre de Taganrog, vient administrer la communion au malade. Le Tsar aurait encore vécu quatre jours, et pendant tout ce temps l'archiprêtre n'aurait pas reparu. Est-ce possible ? Peut-on admettre que le prince si pieux, et même si mystique [1], soit resté sans secours religieux, sans prières, contrairement aux usages, aux rites traditionnels de son Eglise ?

Enfin, les résultats de l'autopsie sont étranges. Dix médecins y auraient concouru. Le procès-verbal existe toujours, et il porte dix signatures. Mais Tarassow affirme que, s'il a rédigé le procès-verbal, il s'est abstenu de le signer ; or, sa signature est au bas de la pièce ; serait-elle un faux ? De plus, les descriptions de ce procès-verbal ne correspondent pas au cas d'Alexandre. On le déclare mort d'un accès de paludisme, ce qui

[1] Dans *Le Mystère d'Alexandre Ier*, Paris, Payot, 1929.

[1] Nous prenons ce mot au sens vulgaire, cela va sans dire, comme ci-dessus.

supposerait l'hypertrophie de la rate. Pas du tout : sa rate est déclarée naturelle ! L'autopsie de l'encéphale constate l'adhérence des méninges et d'autres lésions du cerveau indiquant la syphilis, maladie que le Tsar n'eut jamais. Tout cela est très troublant.

Mais comment répondre aux objections qui se présentent aussitôt à l'esprit ?

Substitution de cadavre ? Où en aurait-on trouvé un ? Les historiens en question répliquent que le médecin major de l'hôpital en aurait eu un, celui d'un soldat qui ressemblait au Tsar et qui était décédé le 30 novembre. Un ordre d'Alexandre aurait suffi pour réaliser la substitution.

On dira encore : Mais la tsarine Elisabeth, si heureuse de sa récente réconciliation avec son époux bien-aimé, comment aurait-elle consenti à une pareille supercherie ? — Réponse : la longue conversation du 23 novembre explique tout. Alexandre aura longuement insisté, il aura dit ses remords, son besoin d'expiation, pour la mort de son père. Par piété, par soumission envers son époux, par scrupule, par faiblesse, la tsarine aurait cédé et ainsi s'expliquerait sa phrase mystérieuse du 23 novembre sur « *l'épreuve inattendue.* » Cela expliquerait aussi qu'elle soit restée quatre mois encore dans cette maison misérable de Taganrog où elle venait de perdre son mari, qu'elle ne soit jamais rentrée à Pétersbourg et qu'elle soit morte, d'une déchirure au cœur, le 15 mai 1826, sans avoir révélé le terrible secret.

Pour Wolkonsky, il était le complice d'Alexandre I^er^ dans l'assassinat de son père, il n'avait rien à lui refuser, il ne pouvait que se prêter à ses volontés suprêmes docilement. Même cas pour le D^r^ Wylie et pour Tarassow.

On possède le témoignage de deux médecins français, qui virent le Tsar sur son lit de parade funèbre, à Taganrog. Tous deux déclarent ne pouvoir s'expliquer la profonde altération de la physionomie du défunt. En outre, ils s'étonnent de l'état de décomposition avancée du corps, par une température si basse ! Leur surprise est celle de tous les témoins. La rumeur qui prend naissance immédiatement est la suivante : « Notre Tsar bien-aimé n'est pas mort !... On a mis quelqu'un d'autre à sa place !... »

Cette rumeur se propage sur tout le parcours du corps. Au Kremlin, à Moscou, la foule exige de voir le corps. Devant le refus inexplicable des autorités, elle devient si tumultueuse que le gouverneur-général, le prince Galytzine, est obligé d'employer la troupe, même l'artillerie, pour faire évacuer le Kremlin. A Tsarkoïé-Sélo, la cérémonie funèbre a lieu à une heure insolite, près de minuit. Toute la famille impériale défile devant le cercueil découvert. Quand c'est le tour de l'impératrice douairière, elle baise au front le mort, puis elle s'écrie : « Oui, c'est mon fils, mon cher fils ! C'est mon cher Alexandre ! » Mais sa voix est dure et saccadée. Pourquoi cette déclaration insolite ? Il y a donc du mystère d'un bout à l'autre de cette histoire funèbre ?

Mais Nicolas I^er^ a succédé à son frère. Il a dû étouffer dans le sang une terrible sédition militaire, où la monarchie des Romanoff a failli sombrer. Il est sorti de là avec la conviction que l'autocratie était le seul régime possible en Russie.

« Par son intelligence vive et claire, par son labeur infatigable et méthodique, par sa volonté courageuse et que rien ne pouvait fléchir, par sa droiture et sa noblesse morales, enfin par un heureux mélange de simplicité personnelle et de majesté souveraine, il avait bientôt acquis, aux yeux de son peuple et de l'Europe, un très haut prestige. »

On sait que la fin de son règne fut troublée par l'affaire des Lieux-Saints, que suivit la tentative de main-mise, par Menchikof, sur la Turquie, la résistance adroite de l'ambassadeur anglais, l'original et aventureux Stratford de Redcliffe, la guerre de Crimée, la prise de Sébastopol, que du reste sa mort avait précédée (2 mars 1855).

Au point de vue intérieur, son règne est celui du silence :

« Un appareil formidable de police régentait, opprimait, écrasait toutes les manifestations de la vie russe. Défense absolue de faire aucune critique, même indirecte, des actes gouvernementaux ; défense non moins absolue d'en faire l'éloge. D'après le règlement de la censure, « ni le blâme, ni la louange ne sont compatibles avec la dignité du gouvernement ou l'ordre public ; on doit obéir et garder ses réflexions pour soi... [1]. » L'espionnage et la délation fleurissaient à merveille. Dans tout le système et jusqu'aux extrémités de l'empire, on sentait une impulsion accélérante, méticuleuse et continue : le despotisme asiatique se renforçait de militarisme prussien. Par son génie de « grand inquisiteur », le général Benckendorff éclipsait la gloire sinistre du « bouledogue » Araktchéïew. Jamais encore les bagnes sibériens ne s'étaient si largement recrutés dans les salons de St-Pétersbourg et de Moscou. Très loin, au-delà de l'Irkoutzk, dans la froide Transbaïkalie, où le mercure reste congelé des semaines entières, le bagne de Tchita pouvait s'enorgueillir de compter parmi ses détenus quelques représentants des plus vieilles familles russes. »

On comprend que sous un tel régime, le mystère de Taganrog n'ait pas été l'objet de recherches attentives et curieuses. Mais voici que le 1^er^ février 1864, meurt aux environs de Tomsk en Sibérie, un vieil anachorète, un *staretz,* nommé Fédor Kousmitch. On ne savait de lui que de longs pèlerinages dans l'Oural, où il visitait les églises, les couvents, les sanctuaires de pèlerinages.

Il avait ensuite parcouru les steppes, les forêts et les *taïgas* immenses qui séparent le fleuve de

[1] Le régime soviétique, non moins dur, est moins fier et moins respectueux de la liberté individuelle, *il exige la louange*, ce qui est le comble de la tyrannie ! A part cela, il applique les méthodes tsaristes. Un Tocqueville russe pourrait montrer une fois de plus comment les révolutions continuent les régimes monarchiques qu'elles sont censées corriger !

l'Obi de l'Ienisséi [1]. En 1858, il s'était fixé près de Tomsk, où un prospecteur d'or l'avait recueilli dans une isba. Ce « saint » homme avait une admirable prestance. Il en imposait à tous, parlait peu, mais certaines rares paroles laissaient entendre que la Cour des Tsars lui était familière. Il évoquait parfois les souvenirs de 1812 (la grande invasion française), la campagne de France, l'entrée à Paris ; alors ses yeux étincelaient. Sa méticuleuse propreté faisait croire qu'il avait connu jadis les raffinements du luxe. On lui attribuait des miracles. On racontait qu'un soldat, se rendant au bagne avec une troupe de condamnés, aurait sursauté en le rencontrant et se serait écrié : « Mais c'est notre Tsar bien-aimé ! C'est notre empereur Alexandre-Paulovitch !... »

La légende de la survie d'Alexandre se cristallisa donc autour du solitaire sibérien. L'historien cité plus haut, prince Wladimir Bariatinsky, écrivait donc en 1929, dans l'ouvrage indiqué : « Alexandre Ier est mort en 1864 sous les traits de Fédor Kousmitch ; c'est ma ferme conviction. »

Le principal historien d'Alexandre Ier, le grand-duc Nicolas-Michaïlovitch, qui avait reçu de Nicolas II l'autorisation de fouiller les archives secrètes, avait d'abord paru admettre cette identification, puis il s'était brusquement rétracté, probablement par ordre. M. Paléologue écrit à ce sujet : — « Lorsque j'étais ambassadeur en Russie, les cordiales relations que j'entretenais avec le grand-duc Nicolas nous ont amenés plusieurs fois à parler de Fédor Kousmitch ; j'ai eu, chaque fois, l'impression que sa parole, d'habitude si tranchante et même audacieuse, n'était pas libre. »

Faut-il donc admettre que Fédor était Alexandre ? L'auteur des articles que nous résumons n'en est pas sûr :

« Dans l'état présent de l'enquête, dit-il, on incline plutôt à croire que le cas de Fédor Kousmitch n'eut rien de commun avec le drame de Taganrog. L'existence anormale de ce pieux vagabond pourrait aussi bien avoir été vécue par l'un des innombrables ermites en rupture de ban social, prophètes illuminés, apôtres messianiques, monomanes du repentir et de la contrition, prêtres interdits, moines réfractaires, forçats évadés, pour qui la steppe sibérienne fut toujours la terre d'élection. »

Puis M. Paléologue, en terminant, donne une version tout autre. Ce n'est pas en Sibérie, mais dans un couvent de Palestine, que le Tsar aurait abrité la fin de ses jours. Le yacht d'un lord anglais serait venu le chercher à Taganrog. On s'expliquerait ainsi le choix de cette villégiature dans un port peu fréquenté, balayé par les vents. Il est presque avéré que le sarcophage d'Alexandre Ier n'est qu'un cénotaphe. En 1866, à la suite de la mort du staretz sibérien Fédor, le tsar Alexandre II aurait ordonné d'ouvrir cette tombe. L'opération, accomplie de nuit, aurait abouti à la découverte d'un cercueil vide, qui aurait été détruit. Tous les opérateurs, soldats et marbriers, auraient dû jurer un éternel silence sur l'Evangile et le crucifix.

Alexandre III aurait recommencé l'enquête ; une fois de plus, le sarcophage aurait été démontré vide. « On sait de bonne source, dit M. Paléologue, que Nicolas II n'en doutait pas. »

Et il conclut : — « Ainsi, même au-delà de sa vie terrestre, où s'accumulèrent tant de contrastes, de paradoxes et de bizarreries, Alexandre Ier demeure énigmatique. Le grand poète Pouchkine a résumé d'un mot l'histoire de cette âme impénétrable : « Un Sphinx non-deviné jusque dans la tombe. »

VI

Puisque nous sommes en Russie, cet étrange pays, devenu maintenant la patrie d'une religion maladive et cruelle, le bolchévisme, n'en sortons pas. Il vient de paraître, à la librairie Plon, le premier volume de l'édition française des *Souvenirs* de la reine Marie de Roumanie. La *Revue hebdomadaire* du 20 février a publié quelques pages du tome II, consacrées au couronnement de Nicolas II.

Cela nous reporte à 1896. Marie de Roumanie avait vingt ans. Elle n'était pas encore reine, son époux, Ferdinand Ier, n'ayant succédé au roi Carol, son oncle, que le 10 octobre 1914 (non en 1916, comme le dit la *Revue hebdomadaire*). Marie et Ferdinand représentaient la Roumanie aux fêtes du couronnement.

La reine, apparentée à la famille des Tsars, décrit ses nombreux oncles et cousins : « Ceux-ci, dit-elle, étaient si nombreux, si extraordinairement grands et si puissants ! »

Elle songe sans doute, en les voyant, à leurs farouches ancêtres, ceux dont nous venons de parler, Nicolas Ier surtout. Car elle écrit :

« Ceux de la plus jeune génération, cependant, étaient de taille moins élevée que leurs aînés et ne représentaient plus le type du véritable tyran ; il y avait un certain contraste entre leur aspect et leur puissance : ils ne semblaient pas bâtis pour le rôle qu'ils devaient jouer ; et ce contraste frappait surtout dans la personne du Tsar. Ses yeux avaient un regard tendre et caressant, sa voix était douce et tranquille. Toute sa physionomie gardait quelque chose d'estompé. Malgré la parfaite dignité de sa tenue, il paraissait petit et presque gracile auprès de ses aînés. En ce temps-là, sa famille était d'une loyauté parfaite envers lui... C'était le Tsar et personne ne l'oubliait. Une force mystique l'animait. Il était jeune ; il avait épousé une belle princesse et la vie s'ouvrait devant lui comme un livre aux pages blanches sur lesquelles il pouvait écrire l'histoire. »

La première cérémonie du couronnement fut l'entrée dans la ville sainte : Moscou (le jeune couple avait fait une retraite de plusieurs jours,

[1] La *Taïga* est une région subarctique, qui fait suite, en venant vers le sud, à la *Toundra*, ou région glacée des marécages subpolaires. La *Taïga* est couverte de forêts de conifères.

« afin de se préparer en toute humilité pour le sacre ») :

« Voici d'abord le Tsar, monté sur un grand cheval blanc. Il porte le simple uniforme vert foncé dans lequel on est habitué à le voir et, bien enfoncé sur les yeux, le bonnet d'astrakan de l'armée russe. Sa poitrine est barrée du ruban bleu ciel de l'ordre de St-André et, sur le drap foncé, quelques étoiles scintillent au soleil. Il manie son cheval avec la sûreté d'un cavalier accompli. Ses yeux sont pleins de bonté et il a sur les lèvres un sourire tendre, un peu douloureux. On est frappé de sa tenue et de sa dignité d'homme profondément conscient de ce qu'il représente à cette heure solennelle, et des devoirs qui pèsent sur ses épaules. »

En lisant ces lignes et en songeant au destin tragique de ce malheureux prince, on évoque l'image de notre Louis XVI, arrivant au trône à vingt ans, en 1774, plein de bonne volonté, d'honnêteté et de débonnaireté !

Et voici l'impératrice :

« Beaucoup plus belle que ne l'a jamais été sa belle-mère, Alexandra se tient très droite et très digne (dans sa voiture), mais elle ne sourit pas et son regard est d'une gravité presque douloureuse. Ses lèvres sont comme scellées et dans ses grands yeux fixes aucun bonheur ne luit. Il n'y a en elle rien de la vivacité de la jeunesse, rien de la douceur de la confiance. On dirait qu'elle se raidit contre la destinée, comme si elle devinait mystérieusement que la vie lui sera hostile et qu'elle devra la braver l'épée à la main. Elle réalise pleinement, elle aussi, la solennité de l'instant et l'importance de son rôle. mais elle semble en tirer plus de crainte que de joie. Elle ne s'est pas départie, pendant les nombreuses cérémonies, de cet air grave et concentré, dû certainement en grande partie à sa timidité Rien ne paraissait lui faire plaisir. Elle souriait rarement, sans conviction, comme si elle eût fait une concession. Aucune chaleur n'émanait d elle ; tout enthousiasme s'éteignait en sa présence ; sérieuse et grave, avec un haut sens du devoir et pleine du désir de tout ce qui est bon et juste, elle n'était cependant pas de ceux qui gagnent la partie. Elle était trop méfiante, trop sur la défensive pour être une flamme qui réchauffe. La vie, comme toute chose, demande à être aimée et ceux qui ne l'aiment pas sont vaincus dès le départ. »

La cérémonie du sacre fut naturellement d'une splendeur incomparable. La cathédrale était ruisselante d'ors. L'assistance princière ajoutait à sa richesse décorative. L'impératrice, toute vêtue d'or, apparaît merveilleusement belle.

« L'empereur, debout à côté d'elle, en paraît diminué. Les lourds vêtements qu'il porte semblent l'écraser et la prodigieuse couronne de ses ancêtres est, — semb.e-t-il, — trop lourde pour sa tête ; elle fait instinctivement songer à la taille gigantesque de ses prédécesseurs. Son visage est pâle et, dans ses yeux, luit un rayon mystique. Alexandra se tient droite, immobile ; la couronne ne paraît pas lui peser. Les lourds plis d'or de son manteau, descendant des épaules la font paraître plus grande encore. Elle a les joues en feu et les lèvres serrées ; a cette heure même nul sentiment ne paraît l'animer, pas même un sentiment de fierté. On se sent soulagé quand, la quittant du regard, on considère l'empereur, dont l'expression douce et les yeux caressants donnent à chacun l'impression de se trouver en face d'un ami. »

On devine l'imposante grandeur de cette unique liturgie. Des prêtres resplendissants, des nuages d'encens, des chants magnifiques, une impression religieuse et grave : « Alors une paix profonde nous envahissait, dit la reine, étrange mélange de joie et de douleur qui vous délivrait d'une émotion presque intolérable. »

Et quand elle a décrit le déroulement du somptueux rituel, la reine, émue soudain de la pensée des drames qui ont suivi, écrit encore :

« Cela se passa, à Moscou, un jour de printemps, embaumé de lilas, vibrant de sons de cloches et de chants d'oiseaux ; et le soleil répandait sur ce spectacle féerique son ruissellement d'or.

Moscou ! l'ancestrale cité des tsars, aujourd'hui celle de Lénine et de Trotzki, de Perjimski et de Staline ! Les cathédrales étincelantes sont abandonnées et, dans la grande cour du Kremlin, s'élève un étrange monument où sont exposés les restes de celui qui est devenu, lui aussi, presque un dieu. Il gît, dans une chambre aux draperies rouges, dans un cercueil au couvercle de verre, afin que tous puissent voir son sinistre visage. Et le peuple, éternelle dupe, passe en groupes silencieux devant le tyran, pétrifié par la mort. Son masque n'est pas agréable à voir, mais le peuple, auquel on a dit que Lénine l'a arraché à la servitude, ne cesse de défiler en long cortège devant son corps embaumé. Pauvre foule trompée, patiente et pleine d'espoir qui ne songe pas que ce tapis foulé par ses pieds est un fleuve de sang !

Mais qui se soucie encore de ce que les idoles impériales d'hier ne soient plus aujourd'hui, avec leurs cinq enfants, qu'un amas d'ossements carbonisés, précipités au fond d'une mine, en Sibérie ? A ces pauvres restes, le repos même n'a pas été accordé. Il n'a pas suffi à leurs bourreaux de mettre en pièces leurs corps mutilés avec une hache de boucher, mais de crainte que leur anéantissement ne fût complet, ils ont jeté des grenades à main dans leur effroyable tombeau !

C'est ainsi que finit le dernier Tsar et sa famille. Et sur les murs incrustés de pierres précieuses de la cathédrale du couronnement, les saints aux visages nimbés d'or s'estompent. Les voûtes ne résonnent plus de chants sacrés et la fumée d'encens ne monte plus vers les coupoles dorées ; les saints regardent dans le vide qui les entoure, semblent tendre l'oreille,... ils écoutent... Ne sont-ils pas, eux aussi, des revenants ? Qu'importe que leurs visages s'effacent de plus en plus ? Que signifient-ils encore ? A quoi bon écouter ? A quoi bon entendre ? Et que pourraient-ils ouïr maintenant, sinon les chants dévergondés, les blasphèmes, les délations furtives et les sanglots étouffés, car dans ce pays de la liberté nouvelle, l'homme n'a pas même droit aux larmes... »

VII

Nous avons vu, plus haut, le tsar Alexandre, l'homme qui avait feint de dormir tandis que ses amis, à l'étage au-dessous, étranglaient son père, chercher à substituer les principes de charité et de justice évangéliques aux doctrines de Machiavelli.

Le problème est toujours de savoir si la *politique* est subordonnée à la morale ou si elle est

une fin en soi, ou mieux encore, la fin suprême de la vie humaine.

Justement, dans un article récent, le *Berliner Tageblatt*, grand journal prussien, a publié une étude intitulée : *Machiavelli ou le Primat du Politique*.

Nous avons souvent entendu dire, chez nous : « *Politique d'abord !* » Cette formule est toute machiavélique. Ce que la feuille berlinoise rappelle, c'est que l'idée maîtresse du penseur florentin, la conception qui a assuré sa renommée et qui a été cause de son influence sur le cours de l'histoire, fut celle du Primat de la Politique. Il ne serait pas du tout paradoxal de soutenir que le grand hérésiarque des temps modernes n'a pas été le bouillant et tumultueux Luther, suivi de près par le froid et rigide Calvin, mais le rusé et positif calculateur de Florence, l'observateur social cynique et calme, notant les agissements des principicules de la Renaissance, les approuvant ou les blâmant du seul point de vue de la géométrie du succès. Le grand homme est celui qui réussit ; le maladroit est celui qui échoue. La fin justifie les moyens ; tout est bon pour arriver au but. Le vrai politique est l'homme qui sait faire flèche de tout bois. Machiavelli n'aime pas les saints, il préfère les héros selon son cœur, c'est-à dire les hommes à volonté forte, qu'aucun scrupule n'arrête et qui vont droit sur la route qu'ils se sont tracée, en utilisant les passions nobles ou viles des esclaves dont ils savent se faire des instruments. La sainteté pour lui, c'est la *virtù*, la *virtuosité politique*.

L'auteur de l'article du *Berliner Tageblatt* n'exprimait pas, à proprement parler, sa sympathie pour la doctrine de Machiavelli. Il se bornait à en montrer la mise en œuvre à travers les siècles modernes jusqu'à nos jours. Nous sommes d'avis, comme lui, qu'elle a envahi peu à peu tous les domaines de l'activité des hommes. Elle s'est introduite d'abord dans les savants et mystérieux calculs des diplomates. Elle a passé de là dans le domaine économique ; les grands capitaines d'entreprises n'ont souvent pas été moins machiavéliques que les grands capitaines de la politique. Frédéric-le-Grand, étant encore Kronprinz prussien, avait écrit un *Antimachiavel*, dont Voltaire surveilla l'impression chez Van Düren, à La Haye, et au sujet duquel le cardinal de Fleury, qui en avait reçu un exemplaire par la marquise du Châtelet, écrivit ces lignes pleines de fine ironie :

« Quel que soit l'auteur de cet ouvrage (il était anonyme), s'il n'est pas prince, il mérite de l'être, et le peu que j'en ai lu est si sage, si raisonnable, et renferme des principes si admirables, que celui qui l'a fait serait digne de commander aux autres hommes, *pourvu qu'il eût le courage de le mettre en pratique. S'il est prince, il contracte un engagement bien solennel avec le public.* » (Lettre du 14 novembre 1740).

Frédéric n'avait pourtant pas vu que le principe fondamental de Machiavelli était : « Politique d'abord ». Il se bornait du moins à critiquer, chez le Florentin, des affirmations qui n'étaient que la conséquence de ce grand principe. Puis, une fois au pouvoir, il se hâta d'oublier toutes ses critiques et de pratiquer le grand art de la politique selon les meilleurs conseils de Machiavelli. Sur la fin de sa vie, il écrivait : « Machiavelli a soutenu qu'un pouvoir non égoïste, placé entre deux ambitieux, doit finalement être détruit. J'ai bien peur d'être obligé d'admettre qu'il avait raison. »

Arrivé à ce point de son exposé, le rédacteur prussien fait clairement allusion à la situation de l'Allemagne, vertueuse et désintéressée, entre deux nations ambitieuses, la France et la Russie.

Cette étude a inspiré à M. Edward Quinn, dans *Commonweal*, la vaillante revue catholique américaine, les réflexions suivantes (nº du 5 février 1937) :

« Il ne saurait y avoir de doute sur les intentions de l'écrivain (du *Berliner Tageblatt).* Il vise sûrement la prédominance du machiavélisme en Europe, à l'heure actuelle. Il n'est pas douteux que la pernicieuse doctrine de « *Politique d'abord* » a prévalu presque partout et qu'elle menace de détruire la vieille civilisation du continent européen. Dans presque tous les pays d'Europe, les considérations qui priment toutes les autres, dans le règlement des existences des membres de la société, sont d'ordre politique. Les droits de la famille, les droits de l'individu et de la dignité de la personne humaine, l'autorité de l'Eglise catholique et la force des principes chrétiens sont regardés comme secondaires par rapport aux questions politiques, quand ils ne sont pas expressément subordonnés à ces dernières. Et le respect du même principe est encore plus grand, quand on sort de la politique intérieure pour passer à la politique extérieure. La primauté de la politique dans les relations internationales l'emporte sur celle qui lui est accordée dans les relations entre citoyens.

Considérez la Russie soviétique. Elle révèle la conclusion logique de cette doctrine. L'absolutisme, inspiré de Machiavelli, des rois conduisit à la Révolution française et au développement du libéralisme, dont les abus ont engendré le communisme. Le communisme, à son tour, s'est servi de motifs d'ordre économique pour pousser à la révolution, mais une fois la révolution victorieuse, comme en Russie, l'économique fut promptement subordonné à la politique et tous deux sont regardés comme ayant la primauté sur la religion.

La religion a été persécutée, dès le début, par le communisme et elle se trouve exclue par tout le système communiste. Puis, très vite, l'économique a passé au second plan. Au lieu d'être excité à tout risquer et à se sacrifier pour les besoins de sa classe, le travailleur russe fut poussé à se dévouer entièrement à la construction d'un Etat marxiste, — but politique, — dont la création devait signifier la satisfaction de tous les autres désirs humains, qui, dans l'idéologie communiste, ne peuvent être que d'ordre materiel. La Russie devint franchement nationaliste, à la suite de l'érection, près de ses frontières, d'un Etat national-socialiste, et s'attacha à fomenter la révolution au-dehors, non pour délivrer le travailleur de l'oppression économique, mais pour détourner l'attention d'elle-même et pour se procurer des alliés. Dans la poursuite de cette politique, tous les moyens sont bons, honnêtes ou malhonnêtes. Tous les gouvernements qui approuvent la Russie

soviétique doivent être soutenus, tous ceux qui la combattent doivent être sapés par la propagande révolutionnaire. Les ennemis du communisme peuvent être utilisés comme alliés dans les pays où ils luttent contre un ennemi de la Russie, et ils doivent être traités sans ménagement dès qu'ils se trouvent du côté d'un pouvoir hostile à la Russie.

Tout cela est du pur Machiavelli. A l'intérieur, du moment que la Politique passe la première, les mesures les plus brutales peuvent être prises contre tous ceux qui sont considérés comme adversaires du régime. Il semble qu'après avoir passé successivement par une période d'internationalisme, puis de nationalisme, la Russie s'oriente maintenant dans une période impérialiste. Et cela aussi implique la primauté de la Politique. Il semble que ce soit l'unique explication de l'intervention russe en Espagne et du continuel cliquetis de sabres que la Russie fait entendre. Ce bruit d'armes ne peut que rendre une attaque contre elle plus justifiée. Quant à son intervention en Espagne, on ne saurait l'attribuer au désir sincère d'assister le prolétariat espagnol opprimé, ni au dessein d'avoir un allié de plus contre le fascisme. On ne saurait y voir autre chose que le vieux désir du peuple russe de remplir une mission en Europe et dans le monde, désir qui a déjà trouvé une satisfaction dans la consécration de Moscou *comme troisième Rome,* prenant la succession de la vieille Rome italienne et de la seconde Rome qui était Byzance. Ce désir, né au temps du schisme oriental et cultivé assidûment même par ceux qui ont quitté l'Eglise orthodoxe, n'a jamais eu un caractère bien spirituel ou religieux. Aujourd'hui, il est devenu entièrement athée et matérialiste. Mais il est avant tout d'ordre politique. La Russie soviétique est en train de tendre à l'hégémonie sur toute la chrétienté, — une chrétienté paganisée, rendue barbare, divisée du reste, et tout cela sous l'influence de Machiavelli !

En face de cette ambition des dirigeants russes, le nazisme germain a la prétention de défendre la chrétienté, qu'il appelle la civilisation. Mais il ne fait, lui aussi, que suivre la Russie dans l'application des principes de Machiavelli et il fait appel à ces principes même plus expressément que sa rivale.

Toute liberté spirituelle est soumise aux restrictions du pouvoir politique, qui ne tolère aucune critique, dans les frontières du Reich, et qui propose l'œuvre du *Führer* comme le chef-d'œuvre par excellence des réalisations de l'esprit. Le spirituel est donc subordonné à la politique, ou plutôt la sphère politique est considérée comme la plus haute sphère spirituelle. Rien de ce que l'Eglise peut apporter à l'homme n'est comparable aux valeurs spirituelles de la politique nazie. Quand l'Eglise offre son assistance contre l'ennemi commun, qui est le bolchévisme, ses armes toutes pacifiques et purement morales sont dédaignées et son échec dans la destruction du bolchévisme, quand elle possédait le pouvoir, lui est reproché durement. Ses avances sont repoussées avec mépris, mais, par un excès de bonté, le pouvoir politique affecte de se charger de défendre la religion, à la condition qu'elle demeure strictement à sa place.

Dès lors que la politique prime tout le reste, l'Eglise ne saurait avoir la prétention de proclamer les principes moraux qui doivent guider les politiciens, encore bien moins celle de dénoncer ceux qui violent ces principes. Il n'est donc pas étonnant que l'entrevue récente du cardinal Faulhaber avec Hitler soit restée sans résultat. Elle n'aurait pu en avoir que si l'un ou l'autre avait été disposé à abandonner sa *Weltanschauung,* ce qui, pour Hitler, signifiait l'abandon de la primauté de la politique. En politique extérieure, l'idée qui prédomine en Allemagne est celle de l'État désintéressé de Machiavelli entouré de deux Etats ambitieux et puissants. — C'est donc toujours l'idée, inscrite dans la géographie même de l'Allemagne, de l'encerclement, une véritable obsession. — Menacé par l'accord franco-soviétique, le gouvernement nazi cherche à réaliser un second encerclement, à son profit, en s'alliant au Japon. La Russie, à son tour, devient la puissance — non désintéressée, il est vrai — qui se trouve entre deux puissances ambitieuses et fortes. Mais, précisément parce que tous ces pouvoirs communient dans le machiavélisme, il ne serait pas impossible de voir la Russie et l'Allemagne entrant dans une étrange alliance contre le reste de l'Europe. On a vu, dans le cours de l'histoire, des choses plus extraordinaires. Et l'*on dit déjà que les Etats Majors des deux pays verraient d'un bon œil une entente, en dépit du tapage bruyant et des injures que se jettent mutuellement les dirigeants politiques* [1].

Qu'adviendrait-il du reste de l'Europe, au cas où cette alliance sacrilège se réaliserait ? Dans les autres pays, également, bien que de façon moins visible, la doctrine de la primauté de la politique l'emporte et elle affaiblit la chrétienté, en face d'un conflit inévitable et qui sera probablement universel. En une phrase suggestive, dans l'*Observer du Dimanche,* 29 nov. 1936, M. J. L. Garvin disait : « Les schismes de la civilisation blanche se creusent. » Or, ces schismes, au dedans comme au dehors de chaque nation, sont causés, dans une large mesure, par des conflits politiques, par des partis qui ont en commun la doctrine du primat de la politique. Dans les pays démocratiques, les partis sont contaminés de machiavélisme, et c'est cela qui détruit la solidarité nationale qui pourrait former un rempart à l'ordre européen... »

Après cet exposé de la situation générale de l'Europe, l'article que nous citons en vient à parler de notre pays. A titre purement documentaire, nous traduisons exactement cette partie de l'étude de *Commonweal :*

« La France est plus que jamais le théâtre de la confusion par le conflit bruyant des divers programmes politiques et tous les partis sont en train de chercher le salut de leur pays par la dangereuse voie de la politique pure. La vieille crainte de l'Allemagne a poussé la France à s'allier au pire ennemi de l'Europe (la Russie), et la formation du gouvernement de Front populaire, qui peut ruiner la France comme il a ruiné l'Espagne, a été une tentative de solution des malaises du pays basée sur la doctrine de la primauté de la politique. »

L'auteur passe ensuite en revue les autres pays européens :

« Dans le but de préserver leur indépendance nationale, reconquise en 1919, les membres de la Petite Entente sont disposés à s'allier, eux aussi, aux ennemis de l'ordre et à s'opposer à tout effort de l'Autriche et de la Hongrie pour obéir aux traditions qui leur sont chères et qui favoriseraient les intérêts de l'Europe bien compris. Le retour des Habsbourg est considéré comme un *casus belli,* tandis que l'alliance avec la Russie

[1] C'est nous qui soulignons cette phrase. Nous en laissons, du reste, toute la responsabilité à l'auteur de l'article curieux que nous traduisons.